LE MÉTIER DE GUIDE

PAR GASTON RÉBUFFAT

Le métier de guide est parmi les plus beaux. Parce que l'homme l'exerce sur la terre restée vierge.

De nos jours peu de choses subsistent ; la nuit n'existe plus, ni le froid, ni le vent, ni les étoiles. Tout est neutralisé. Où est le rythme de la vie ? Tout va si vite et fait tellement de bruit. L'homme pressé ignore l'herbe des chemins, sa couleur, son odeur, ses reflets quand le vent la caresse.

Quelle curieuse rencontre entre la pâte humaine et les reliefs de la planète : des hommes dans un silence d'oubli. Une pente de neige raide comme une vitre ? Ils l'escaladent en signant leur travail : une trace irréelle. Un rocher beau comme un obélisque ? Ils détruisent la pesanteur et gagnent le droit de passer n'importe où. Ils ne courent pas une aventure, ils vivent, ils font leur métier.

Chaque jour de l'été, ils se lèvent de bon matin pour interroger le ciel et le vent. La veille ils étaient inquiets : des nuages longs rayaient l'ouest. Ils craignaient une nuit gâtée : la Voie Lactée scintillait trop crûment, le froid se faisait attendre. Mais le vent du nord a pris le dessus, la neige et le ciel sont en ordre, le guide peut réveiller son client et partir. Alors une corde réunit deux êtres qui n'ont plus qu'une vie ; le guide, pour quelques heures, se lie à un inconnu qui va devenir un ami : quand deux hommes partagent le meilleur et le pire, ce ne sont plus deux étrangers.

Par la répétition inévitable des mêmes ascensions, le métier pourrait devenir fastidieux, mais le guide n'est pas seulement une machine a bien grimper les rochers et les pentes de glace, à connaître le temps et l'itinéraire. Le guide ne grimpe pas pour lui : il ouvre les portes de ses montagnes comme le jardinier les grilles de son parc. L'altitude est un cadre merveilleux pour un travail, escalader lui procure un plaisir qui ne lasse pas, mais surtout il est payé par le bonheur de celui qu'il emmène. Il sait que telle ascension est particulièrement intéressante, qu'à tel détour, soudain, la vue est belle, que telle arête de glace est une dentelle ; il ne dit rien, mais sa récompense est dans le sourire de son compagnon quand celui-ci découvre. Si le guide ne pensait tirer son plaisir que de sa propre escalade, il serait volé et se dégoûterait vite de la montagne. Non, gravissant cinq, dix ou vingt fois par été la même fissure ou la même plaque, il la retrouve avec plaisir. Mais son bonheur vient d'un sentiment plus profond : sa parenté avec la montagne et les éléments, comme le paysan avec sa terre ou l'artisan avec la matière qu'il travaille. Si le second hésite, le guide lui redonne confiance ; si la tourmente se lève brusquement, il connaît les secrets : son instinct le dirige, sa responsabilité décuple ses forces et il ramène sa cordée au refuge. Il aime la difficulté, mais déteste le danger, ces

deux notions si différentes. Parfois il meurt tué par la foudre, les chutes de pierres ou l'avalanche ; mais tant qu'il est en vie, il lutte pour conduire sa cordée.

Tout en bas des rochers du Cervin, il y a une croix :

" Ici est mort Jean-Antoine CARREL, le 26 Août 1890, âgé de soixante deux ans.
Une prière pour le repos de son âme."

Quelques jours avant, le 23 août précisément, Carrel le pionnier du Cervin, voulait gravir encore une fois la cime qu'il aimait tant et dont il avait fait la conquête par l'arête italienne vingt-cinq ans plus tôt.

Il est parti, mais à la cabane de la Grande Tour le mauvais temps s'est déclenché avec une extrême violence, le bloquant ainsi que ses compagnons, Gorret et Sinigaglia. Cette cabane devient une prison : dehors la tempête sévit, ébranlant, quand la foudre claque, la montagne entière. Au matin du 25, ils n'ont plus de bois, ils ont épuisé leurs provisions, ils décident de descendre. Six heures plus tard, ils arrivent au col du Lion ; plus d'une fois le vent et la neige ont failli les bousculer. Gorret a une main gelée. Il a perdu un gant. Malgré la tourmente, malgré son âge et sa fatigue, Carrel descend le dernier surveillant ses compagnons, malgré la nuit aussi qui les a surpris. Tout se ressemble sur ces rochers plâtrés de neige, mais Carrel, sans défaillance et sans erreur conduit sa cordée dans le noir et dans le vent.

Vers minuit ils arrivent à la dernière pente de neige.
Tandis qu'il la traverse, Carrel glisse deux fois. Qu'a-t-il ?
— Un faux pas ?
Carrel n'a jamais fait de faux pas.

Maintenant la tempête peut redoubler : les difficultés sont finies, ils sont sur le dernier ressaut de rocher, à quelques mètres des pâturages. Gorret, qui descend le premier, va mettre le pied sur l'herbe quand la corde se tend brusquement entre Sinigaglia et Carrel. Sinigaglia appelle, crie, hurle, le vent emporte ses paroles, il tire un peu sur la corde ; mais Carrel ne descend plus. Ce n'est plus la peine : le vieux guide a lutté jusqu'ici, jusqu'à la limite de ses forces pour ramener ses compagnons. Maintenant ils sont arrivés, ils n'ont plus besoin de lui : il peut mourir.

Autrefois on était guide de père en fils. De nos jours, devant l'évolution considérable de l'alpinisme, le métier est règlementé. Chaque été, des cours de guide et aussi de porteurs (ou Aspirants-Guides) sont organisés en début de saison, par l'École Nationale d'Alpinisme. Encadrés par les meilleurs guides, les stagiaires sont notés chaque jour sur leur valeur en rocher, en glace et en neige, sur leur assurance et leur sens de l'itinéraire, sur leur autorité, décision, sang-froid. . . . Ces notes, ajoutées à celles de l'examen de fin de stage, donnent le résultat du Cours. Ainsi la formation des guides est très sérieuse, et sans doute, est-ce là chose bien normale.

A l'automne, le guide est content de retrouver sa maison. Durant

l'été, il a fait ascension sur ascension, couchant presque toujours en refuge enroulé dans une couverture, allant d'un sommet à l'autre, sans arrêts que ceux imposés par le mauvais temps. Et pourtant, sous d'autres formes, la montagne l'attire encore ; c'est la chasse aux chamois, la recherche de cristaux, la coupe de bois.

Puis vient la neige et les longues veillées. L'hiver, autrefois ennemi, est maintenant vaincu. Presque tous les guides sont moniteurs de ski ; c'est le complément normal à leur métier. Tout au cours de l'année, l'homme de la montagne vit avec les saisons. L'hiver est fait pour le ski de piste, et le printemps, pour le ski de montagne. Quand la neige se retire, l'homme la suit en altitude, là où elle dure.

A nouveau l'été est là pour la réalisation des plus beaux désirs de l'hiver : les grandes courses projetées au cours des veillées. Quelle joie alors, quand pour la première fois de l'année, on retrouve le granit rugueux, et qu'ignorant le vide et la pesanteur, on s'élève en plein ciel.